LA SUPPRESSION CERTAINE DE LA FIEVRE JAUNE.

—:o:—

APPEL A LA POPULATION.

—:o:—

Nous demandons à chaque homme et à chaque femme de la Nouvelle-Orléans de bien vouloir brûler du soufre dans une soucoupe dans chaque chambre de sa maison, avec les portes et les fenêtres closes, dimanche vers neuf heures du matin.

Cette mesure détruira tous les moustiques infectés.

Après cinq jours, si cette opération est consciencieusement faite, il n'y aura pratiquement plus de cas de fièvre jaune à rapporter.

Nous demandons à chaque citoyen de voir chacun des autres résidents de son ilet et de l'intéresser personnellement à cette tâche.

Nous demandons à tous les médecins de la Nouvelle-Orléans, aux membres des départements de police et d'incendie, aux membres du barreau, aux marchands, aux propriétaires d'hôtels et de pensions, aux fonctionnaires de chemins de fer, aux ministres des religions et, par-dessus tout, aux femmes de la Nouvelle-Orléans, de prêter leur effort, sans critique.

TEMPERATURE

Du 12 août 1905.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	88	31
Midi.....	92	33
3 P. M.....	88	31
5 P. M.....	88	31

SOMMAIRE.

Le Vitrail, conte.
Les Pionniers Français dans la Vallée du Mississipi, Jeanne Dupuy Harrison.
La dernière Fée.
Gisèle, histoires de violettes.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

Un Discours du Président Roosevelt

Le président Roosevelt a prononcé vendredi dernier à Chautauqua, dans l'Etat de New York, un discours qui sera certainement remarqué et commenté, car ce discours, d'un caractère essentiellement politique, traite particulièrement de la politique étrangère des Etat-Unis et surtout de l'interprétation que donne leur gouvernement actuel à la doctrine de Monroe.

"La doctrine de Monroe, dit le président, au commencement de son discours, n'est pas un article de loi internationale, mais elle constitue le trait distinctif de toute notre politique étrangère en ce qui concerne l'émisphère occidental, et elle a été de plus reconnue à l'étranger".

M. Roosevelt présente donc la célèbre doctrine comme le dogme politique des gouvernants de la grande république de l'Amérique du Nord, et afin qu'il ne reste aucun doute à cet égard, il ajoute qu'elle n'est reconnue de plus en plus que parce que les Américains n'ont pas permis qu'elle tombât à l'état de fossile, mais en ont, au contraire, adapté leur interprétation aux besoins changeants et croissants de l'hémisphère occidental.

Il est à remarquer que le président Roosevelt ne dit pas les besoins changeants et croissants des Etats-Unis, mais bien ceux de l'hémisphère qui s'étend des terres inconnues du pôle nord à la Terre de Feu, et même au continent encore presqu'inexploré qui touche, dit-on, au pôle sud.

Il est hors de doute, ajoute-t-il, que nous ne pouvons réclamer un droit puis rejeter la responsabilité de l'exercice de ce droit, et que quand nous annonçons une politique comme celle qui découle de la doctrine de Monroe nous nous engageons à en assumer les conséquences à jamais.

Et afin d'exposer d'une façon plus précise encore la politique qu'entendent suivre les Etats-Unis dans l'interprétation de la doctrine de Monroe, M. Roosevelt ajoute:

"Nous ne pouvons pas rester fidèles à la doctrine de Monroe d'une façon permanente, sans que nous réussissions à rendre évident, en premier lieu, que nous n'avons nullement l'intention d'en faire une excuse pour des agrandissements de notre part aux dépens des républiques situées au sud de nous; deuxièmement, que nous ne sommes pas disposés à permettre qu'elle soit employée par aucune de ces républiques comme un bouclier devant les protéger contre les conséquences de leurs méfaits à l'endroit d'autres nations, et, troisièmement, qu'attendu que par cette doctrine nous empêchons d'autres nations d'intervenir de ce côté de l'Océan, nous essaierons, de bonne foi, d'aider celles de ces républiques-sœurs qui en auront besoin, à marcher dans la voie de la paix et de l'ordre".

Telle est, en substance, ce qu'à proclamé le président Roosevelt à Chautauqua. Ses paroles seront peut-être commentées diversement à l'étranger, mais tous les Américains y applaudiront.

Traitement des maladies par la musique.

La musique adoucit non seulement les mœurs, mais encore les maux de l'espèce humaine.

Un docteur cubain, M. Dacosta, nous apprend que la contrebasse est l'instrument qui guérit la neurasthénie, que le hautbois tonifie l'économie et rend le calme à un organisme déséquilibré par des pertes d'argent, et que le son du cor, si triste, d'après Vigny, au fond des bois, est d'un grand effet contre le délire de la persécution.

M. de BULOW.

M. de Bülow, chancelier de l'empire, allemand est-il grand ou petit ?

Cette question a fait l'objet d'un pari entre deux braves fonctionnaires provinciaux allemands. Pour se départager, ils s'adressèrent à un journaliste berlinois qui leur fit cette réponse : "M. de Bülow n'est ni grand ni petit, il est de taille moyenne". Réponse vague et ambiguë qui ne satisfit pas les parieurs.

L'un d'eux eut une idée lumineuse. Il écrivit à Mme de Bülow, lui demandant respectueusement de lui faire connaître la "toise" exacte de son mari. Par retour du courrier, il reçut la réponse suivante :

Bureau particulier du chancelier, Berlin.

Je suis chargé par LL. EExc. la princesse et le prince de Bülow de vous informer, en réponse à votre lettre, que le chancelier de l'Empire mesure exactement 1m77 de taille.

Veuillez agréer, etc.

Signé : Von Schwarzkoppen,

lieutenant en premier, aide de camp du chancelier.

Voilà donc un point d'histoire établi. Le prince de Bülow est un homme grand, en attendant que la postérité le sacre grand homme.

Entrevues d'Empereurs.

L'entrevue de l'empereur Guillaume et du Tsar nous remet en mémoire les entrevues célèbres d'Empereurs au cours du siècle dernier. Nous en comptons trois:

Celle du Niémen, le 25 juin 1807, entre Napoléon Ier et l'empereur Alexandre, qui aboutit à la paix de Tilsitt;

Celle de Villafranca, le 11 juillet 1859, quinze jours après Solférino, entre Napoléon III et François-Joseph, où fut conclue la paix entre la France et l'Autriche;

Celle de Gastein, le 14 août 1865, entre le roi de Prusse Guillaume, depuis empereur d'Allemagne, et François-Joseph, qui avait pour but de régler les conditions de la domination austro-prussienne dans les duchés. Suivie un an après de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, l'entrevue de Gastein donnait raison au vers du grand Corneille :

Comme entre deux rivaux la haine [est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en [querelle.

TABLEAUX COMPARATIFS.

Nous publions ci-après trois tableaux qui indiquent quelle a été la marche de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans au cours des épidémies de 1878, 1897 et 1905 :

EPIDEMIE DE 1878.

	Nouv. cas.	Total.	Décès.	Total.
Juillet				
21	—	—	—	7
22	—	—	1	8
23	—	19	2	10
24	2	21	1	11
25	2	23	2	13
26	13	36	5	18
27	18	54	3	21
28	5	59	7	28
29	21	80	5	33
30	24	104	1	34
31	31	135	5	39
Août				
1	24	159	7	46
2	36	195	7	53
3	38	233	7	60
4	20	253	11	71
5	28	281	12	83
6	35	316	5	88
7	37	353	7	95
8	34	387	11	106
9	44	431	12	118
10	35	466	8	126
11	22	488	14	140
12	31	519	12	152
13	43	562	21	173
14	134	696	20	193
15	98	794	17	210
16	108	902	29	239
17	73	975	27	266
18	115	1090	47	313
19	129	1219	42	355
20	136	1355	41	496
21	107	1462	40	436
22	88	1550	58	494
23	123	1673	40	534
24	193	1866	42	576
25	163	2029	33	609
26	225	2154	44	653
27	194	2948	49	702
28	220	2568	57	759
29	140	2708	49	808
30	169	2877	59	867
31	234	3111	48	915
Septembre				
1	260	3371	88	1008
2	209	3570	88	1091
3	327	3907	83	1174
4	212	4159	72	1246
5	201	4320	86	1332
6	289	4609	61	1393
7	232	4841	77	1470
8	226	5067	81	1551
9	144	5211	87	1638
10	230	5441	80	1718
11	253	5694	90	1808
12	212	5909	57	1865
13	228	6137	58	1923
14	309	6446	59	1982
15	149	6596	59	2041
16	108	6703	73	2114
17	223	6926	62	2176
18	252	7178	68	2244
19	195	7373	55	2299
20	165	7583	69	2368
21	105	7643	62	2439
22	195	7838	40	2470
23	134	7972	44	2514
24	139	8111	58	2572
25	100	8211	36	2608
26	129	8340	44	2652
27	122	8462	51	2703
28	159	8462	55	2758
29	264	8621	52	2819
30	100	8885	35	2845
Octobre				
1	231	9216	54	2896
2	186	9402	56	2952
3	111	9513	51	3003
4	305	9818	54	3057
5	283	10303	52	3112
6	125	10485	59	3171
7	84	10600	41	3212
8	149	10786	49	3261
9	143	10929	42	3303
10	113	11042	48	3451
11	164	11206	49	3400
12	203	11409	40	3440
13	128	11537	50	3490
14	183	11720	29	3519
15	135	11853	30	3549
16	110	11965	28	3575
17	128	12093	24	3599
18	89	12182	36	3635
19	55	12237	25	3660
20	44	12281	29	3698
21	31	13312	44	3733
22	114	12426	42	3775
23	172	12599	19	3794
24	69	12668	16	3810
25	124	12729	18	3828
26	63	12855	31	3849
27	74	12929	22	3871
28	21	12950	23	3894
29	52	13002	10	3903
30	34	13036	13	3917
31	47	13083	12	3939
Novembre.				
1	80	13163	8	3939
2	3	13166	8	3945
3	47	13212	9	3954
4	31	13244	4	3958
5	52	13206	9	3969
6	21	13317	5	3972
7	—	13317	3	3975
8	—	13317	2	3977
9	—	13318	4	3981
10	—	13817	1	3982
11	—	13817	—	3982
12	—	13817	2	3984
13	—	13817	—	3984
14	—	13817	4	3984

EPIDEMIE DE 1897.

1897	Cas nouveaux.	Décès
Du 6 au 16 sept.	20	1
17 "	9	1
18 "	5	1
19 "	6	3
20 "	18	0
21 "	9	0
22 "	12	2
23 "	9	3
24 "	10	4
25 "	23	2
26 "	17	0
27 "	22	2
28 "	19	2
29 "	25	4
30 "	24	3
1er oct.	30	2
2 "	28	4
3 "	31	2
4 "	24	9
5 "	38	2
6 "	46	5
7 "	31	2
8 "	49	5
9 "	35	6
10 "	37	5
11 "	39	4
12 "	38	3
13 "	31	9
14 "	41	4
15 "	48	3
16 "	30	4
17 "	24	5
18 "	37	7
19 "	56	4
20 "	60	6
21 "	43	2
22 "	50	5
23 "	49	7
24 "	31	3
25 "	57	11
26 "	59	7
27 "	52	11
28 "	65	8
29 "	54	5
30 "	35	9
31 "	35	5
1er nov.	38	12
2 "	35	6
3 "	52	5
4 "	40	7
5 "	31	10
6 "	23	5
7 "	13	8
8 "	14	7
9 "	8	4
10 "	7	4
11 "	12	6
12 "	7	2
13 "	11	2
14 "	9	3
15 "	11	2
16 "	11	2
17 "	7	3
18 "	6	2
19 "	6	0
20 "	10	4
21 "	8	3
22 "	6	1
Totaux.....	1,875	281

EPIDEMIE DE 1905.

	Nouv. cas	Total	Décès	Total
Juillet				
Du 13 au 24	150	150	27	27
25	7	157	4	31
26	12	169	6	37
27	26	195	2	39
28	21	216	3	42
29	29	245	7	49
30	27	272	3	52
31	21	293	5	57
Août				
1	42	335	6	63
2	32	367	11	74
3	54	421	5	79
4	43	464	5	84
5	30	494	8	92
6	30	524	8	100
7	32	556	8	108
8	60	616	4	112
9	63	679	7	119
10	68	747	5	124
11	61	808	9	133
12	105	913	9	142

Pensées.

S'il est, un chemin à prendre pour être apprécié en Allemagne, c'est celui qui passe par Paris.

Mendelssohn.

Ceux qui ne vont au théâtre que pour échapper à l'ennui acceptent aisément un art qui les trompe sur leur mal, en leur offrant un ennui d'un autre genre.

Richard Wagner.

Dr J. H. WHITE,

Chirurgien en chef du service des hôpitaux de marine des Etats-Unis et directeur des travaux sanitaires qui se poursuivent à la Nlle Orléans.

Citizen's Yellow Fever Fund.

L'heure indue à laquelle on nous a fait parvenir la nuit dernière la liste des sommes souscrites au Fonds dont l'appellation anglaise ci-dessus dit le caractère, ne nous permet pas de lui donner place dans nos colonnes ce matin.

Le comité de citoyens qui s'est chargé de solliciter ce fonds a été plus empressé à nous demander un chèque pour la somme qu'il avait fixée lui-même, qu'à nous envoyer ou nous faire envoyer la liste en question plus haut, bien que la publication en dut être gracieuse.

Disons, cependant, que la somme encaissée jusqu'à ce jour s'élève à $103,866,35.

Il faut peu connaître les règles de la bienséance et encore moins les travaux d'un journal pour envoyer à celui-ci à onze heures du soir quatre colonnes de noms et de chiffres, et demander qu'il les publie le lendemain.

WEST END

Une personne tout à fait charmante à la scène, Grace Elmer, débute ce soir à West End.

On se souvient qu'elle fut une des plus remarquées "prime donne" des Bostoniens. Depuis quelques mois elle s'est adonnée au vaudeville, et elle y remporte des succès retentissants. Grace Elner, qui est originaire de Minneapolis, possède une voix d'une étendue, d'une puissance et d'un charme remarquables.

Le quartette Oxford rappelle les minstrels, et il mettra les spectateurs en belle humeur.

Frosini, l'instrumentiste extraordinaire, reste une autre semaine, ainsi que les excellents gymnastes Chapman et Nelson.

L'orchestre Fischer et le Kinodrome vont se signaler pour compléter un programme déjà très alléchant.

COMPTES-RENDUS DE L'Athénée Louisianais.

Sommaire du dernier fascicule, Juillet 1905.

Procès-verbaux.
Fête Annuelle et Conférence de M. Frantz Funck-Brentano.
Rapport du Comité d'Examen.
Présentation de la Médaille.
Les Pionniers Français dans la vallée du Mississipi.—Mme Jeanne Dupuy Harrison.
Poésies : Trop tard, Ce petit nid, —M. Jules Choppin.
Programme du Concours de 1905.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—
Livraison du 1er août 1905.

I.—L'Indocile, quatrième partie, par M. Edouard Rod.
II.—La Bataille de Tsoushima, par X...
III.— Pascal et les "Pensées", par M. Victor Giraud.
IV.—Le Mécanisme de la Vie Moderne.—La Bourse, par M. le vicomte Georges d'Avenel.
V.—La Domination Française à Rome, de 1809 à 1814, par M. Louis Madelin.
VI.—Les Villes Africaines.—III. Constantine-Carthage, par M. Louis Bertrand.
VII.—Les Anglais au Thibet.—II. Le traité anglo-Thibétain et le nouvel état de choses au Thibet, par M. Bouire.
VIII.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes.
—IX.—Bulletin Bibliographique.

Les Femmes Qui Souffrent

Ne devraient pas être malades plus longtemps parce que le Bitter leur assure une guérison certaine. Il est composé particulièrement pour des maux tels que ceux auxquels les femmes et les jeunes filles sont sujettes.

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

est un médicament parfaitement sûr qui a fait recouvrer une santé robuste à des milliers de femmes qui souffraient d'Irrégularités Mensuelles, de Douleurs au Dos, de Vertiges, d'Evanouissements, d'Indigestion ou de Dyspepsie. Essayez-le aujourd'hui.

Térésina refermait la fenêtre. Tout disparut.

La curiosité du jeune groom était de plus en plus excitée.

Il quitta prestement son observatoire et s'en alla flâner devant sa porte.

Le cocher de la victoria qui s'était arrêtée une minute devant la grille voisine, savait, à n'en pas douter, que la visite de son maître allait durer quelque temps, car il venait de tourner ses chevaux et les promenait dans l'avenue pour leur faire prendre patience.

—Deux chouettes bêtes, fit Marius. Le patron doit en avoir de ces picaillons! Je voudrais bien être à sa place.

C'étaient en effet deux superbes carrossiers bais, solides, sans tares et richement campés une paire de ces demi-sang, presque parfaits, qui n'ont pas de prix pour les amateurs.

L'équipage était d'une correction modèle.

Cocher, voiture, harnais et chevaux, tout était sans défaut.

—Sainte mère de Dieu! reprit Marius, en songeant à ses pèlerinages d'enfant à Notre-Dame de la Garde, un type qui a le sac, et la demoiselle aussi est un miracle de beauté.

Mais les barreaux de fer le rendaient rêveur.

—J'en parlerai au patron, se répéta-t-il. Il y a quelque histoire là-dessous. Ça l'amusera.

Et il se mit à ratisser nonchalamment ses étroites allées et à donner un coup de main à ses corbeilles de fleurs moins bien entretenues que celles de sa voisine.

De temps en temps il conrait à son mur et jetait un regard aux fenêtres barricadées de fer.

Elles restaient closes.

Dans la chambre de Marietta, le comte Xavier de Rouvres était assis sur un large divan.

L'Italienne était seule avec lui.

Le comte doucement l'interrogeait.

—C'est moi, me reconnais-tu?

—Oui. Tu sais mon ami autrefois!....Tu t'appelais Xavier... Mais il y a si longtemps....

—Et maintenant....

—Je ne sais plus!....

Elle porta la main à son front.

—Mes idées ont fui... Je n'ai plus de mémoire....

Elle tressaillit.

Lentement elle se redressa et regardant le comte, elle reprit :

—Ah! si....je me souviens.. Il y avait un jeune homme, un soldat, tu sais, un beau cavalier, généreux et doux..Il est mort..

—Où donc?

—Je ne pourrais pas le dire.. Si....Attends .... C'était dans un grand parc, presque une forêt, la nuit, pendant l'hiver, une nuit glacée....Il quittait une jeune femme belle, oh! belle, merveilleusement....Ils s'aimaient.... Il traversait une avenue avec de grands arbres séculaires, comme il y en a près des châteaux de princes....Et brusquement, un coup de feu, deux corps retentirent dans l'ombre .... Il tomba et mourut .... La jeune femme l'attendait....Il ne revint pas..

Les yeux égarés, la voix de lente, elle murmura lentement :

—Elle l'attend toujours!.... Il avait une grand'mère, elle est morte aussi de chagrin et.... je n'ose achever!...Où était-ce?..

Elle fit un geste d'insouciance.

—C'est si loin déjà que personne n'y songe plus.

Mystérieusement elle ajouta :

—Mais vois-tu, les balles qui ont tué ce jeune homme m'ont frappée en même temps .... Et depuis je suis morte aussi, comme lui....

Elle souriait et reprit :

—Térésina prétend que non.. Il y a des choses qu'elle me dit et qu'elle croit vraies, la pauvre fille!.... Je hausse les épaules! Je ne veux pas la contrarier. Pourquoi?.... Je lui ferais de la peine et je n'en veux faire à personne, mais par moments je souffre bien, va!

Il m'écoutait le cœur serré, cette voix qui paraissait sortir d'une tombe: il regardait ces traits toujours si beaux, si doux, si touchants, mais ce n'était plus de l'amour qu'ils lui inspiraient, c'était une impression de respect, comme devant un cadavre et de peur, comme devant un spectre qui peut devenir menaçant.

Ses autres victimes étaient dans la tombe.....

Celle-là, c'était la morte vivante, le reproche animé, le remords visible qui vous saisit à la gorge et vous arrache un gémissement involontaire.

Ce fut avec une sensation d'horreur qu'il lui prit une main et, l'attirant à lui :

—Marietta! supplia-t-il.

Elle céda comme une matière animée sans doute, mais privée d'intelligence et de volonté.

Il l'entendit qui lui demandait :

—Que veux-tu?....

—Tu me dis que tu souffres?...

—Beaucoup.

—Comment?

Elle toucha son front de la main qui lui restait libre.

—C'est là.

—Qu'éprouves-tu?

—Le vide, le néant. Je n'ai plus de souvenir, plus de mémoire, plus de pensée, rien que des rêves effroyables, des songes qui me troublent, même sans sommeil, même le jour, à la clarté du soleil .... Des fantômes me suivent, m'entourent, me menacent.....des soldats, des bourreaux! Ah!....

Elle étouffa un cri strident et reprit en recourbant ses doigts sur son front :

—J'ai là des bêtes qui me rongent, des griffes qui me déchirent.... Je n'ai plus de repos.....

Le comte se sentit un froid dans les veines.

Le mal allait en croissant.

—Regarde, fit-elle en reculant comme si des ennemis allaient la saisir, ils sont là, sans cesse.... Pourtant je ne suis pas coupable; je n'ai rien fait.... Pourquoi me harcèlent-ils, moi, l'innocente?

Et, se rapprochant de lui, d'une voix douloureuse, elle continua :

—Va, je voudrais être couchée dans la terre, clouée entre quatre planches, enfermée dans une tombe. Je serais mieux. Je dormirais et sans doute je ne les verrais plus.

Elle allait glisser sur le tapis, défaillante.

Il la reçut dans ses bras et la posa sur un divan.

Et, s'adressant à Térésina :

—La maladie s'aggrave, dit-il très ému.

—Oui, chaque jour, rapidement.

—Allez chercher le docteur.

L'Italienne sortit.

Le comte resté seul, debout, regardait sa maîtresse.

Elle avait fermé les yeux et semblait assoupie....

En quelques jours, un grand changement s'était fait en elle.

De loin il était à peu près visible encore.

De près il ne pouvait échapper à l'œil pénétrant du comte.

Des rides très fines couvraient comme un réseau le front auparavant si pur de l'ancienne danseuse.

Le teint s'était plombé légèrement.

Au-dessus des yeux une teinte violacée, une meurtrissure, marquait la cavité de l'orbite et donnait au regard l'éclat fiévreux qu'il avait quelques secondes plus tôt.

Elle était admirablement belle encore, mais déjà le feu intérieur qui la minait commençait son travail destructeur.

L'incendie qui devait la dévorer était allumé et bientôt de cette merveilleuse statue il ne resterait que des cendres.

Le comte se mit à genoux auprès d'elle; il la prit dans ses bras; il lui murmura aux oreilles les mots les plus consolants et les noms les plus doux.

Il lui disait :

—C'est moi, Xavier, ton ami, ton protecteur! Qu'as-tu à craindre?....Je suis là! Je ne t'abandonnerai pas.

Il la couvrait de caresses

Elle ne l'entendait pas.

Une morte n'eût pas montré plus d'insensibilité.

Alors il comprit qu'à ce désastre il n'y avait pas de remède.

Il déposa un dernier baiser sur ce visage qu'il avait adoré; il prit dans ses mains ces mains qui lui semblaient si douces, et il se redressa, en murmurant dans un sanglot, ce mot des séparations éternelles :

—Addio! A Dieu!

Lorsque Térésina revint avec le docteur Florentin, le comte était assis dans un large fauteuil, le front sur sa main droite, le regard attaché à cette femme qui semblait dormir et qui dormait sans doute, car elle n'était même plus en état de feindre comme les autres, de dissimuler et de mentir.

A l'arrivée du médecin, il se redressa.

Sans se lever il appuya ses deux mains aux bras du fauteuil et, désignant la malade d'un signe de tête, il demanda :

—Qu'en pensez-vous?

Et comme le docteur hésitait, le comte reprit :

—Rien de bon?

—Le coup qui l'a frappée est terrible....

Le comte riposta :

—Moins rude que celui qui avait écrasé la jeune fille que vous avez sauvée.

—Jeanne Varnier?

—Oui, la maîtresse de mon cousin de Brévannes, sa future duchesse.

—La nature du mal n'était pas la même, la constitution non plus. D'ailleurs, il y a des miracles qu'on ne peut pas comprendre.

—Bref, vous avez sauvé celle que j'avais des raisons de haïr ....Vous ne pouvez pas sauver celle que j'aime.

Le docteur Florentin secoua la tête.

—C'est au-dessus de mes forces.

—Vous la croyez perdue?

La suite à dimanche prochain.